Béatrice FRACCHIOLLA, éd., *Les Origines du langage et des langues*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2013, 2 volumes, 285 pages, 182 pages

Marcienne Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9958>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9958

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 415-417

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marcienne Martin, « Béatrice FRACCHIOLLA, éd., *Les Origines du langage et des langues* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9958> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9958>

Béatrice FRACCHIOLLA, éd., *Les Origines du langage et des langues*.

Paris, Éd. L'Harmattan, 2013, 2 volumes, 285 pages, 182 pages

Les Origines du langage et des langues est un ouvrage collectif publié en deux volumes. Il s'agit d'une publication imprimée issue de la version électronique de la revue *Marges linguistiques* dont Béatrice Fracchiolla, professeure en sciences du langage à l'université de Lorraine, a assuré l'édition. Comme celle-ci le mentionne cette auteure dans ladite revue, les contributeurs ont abordé la thématique de l'origine du langage et des langues en faisant appel à des champs d'expertise autres que ceux de la linguistique tels la psychologie, l'éthologie, la sociologie...

Dans l'introduction du premier volume, (pp. 9-10), Béatrice Fracchiolla présente l'histoire du projet qui a abouti sur la mise en place des études composant l'ouvrage. Toujours par la même auteure, dans la présentation éditoriale (pp. 11-13), est souligné l'apport de chacun des contributeurs dans le cadre de la thématique articulée autour de l'origine du langage et des langues. La première contribution, « Les embarras de l'origine de langues » (pp. 15-80) est née de la réflexion de Sylvain Auroux. Il y est abordé l'épigénétisme, théorie qui distingue le commencement (question empirique) de l'origine (appréhension rationnelle) d'un phénomène. Cette approche prend place dans nombre de citations d'auteurs ayant abordé le concept de linguistique corrélé à la question de l'origine, laquelle ouvre sur d'autres débats comme celui de l'essence du langage, son rapport à la pensée et à la société... Ce chapitre fait montre d'une grande richesse tant par ses réflexions que par ses références. Robert Nicolai est l'auteur du deuxième article, « Origine du langage et origine des langues : réflexions sur la permanence et le renouvellement d'un questionnement des Lumières » (pp. 81-151). Cette étude tente de circonscrire les frontières existant entre des champs disciplinaires comme l'éthologie ou l'archéologie dans le cadre de l'étude du langage et des langues. Référant au Siècle des Lumières, l'auteur montre que la démarche épistémologique est tributaire des cadres mentaux de l'époque dans laquelle elle s'inscrit. Ainsi en est-il dans ledit Siècle à propos de l'origine du langage et des langues où « les procédures de description ne distinguent pas toujours nettement dans l'explication entre des arguments introspectifs, des généralisations contestables, des hypothèses spéculatives et des faits objectivés et vérifiés » (p. 83). Il y est alors analysé la pensée de Charles de Brosses et celle de Walther Süßmilch, quant à la nature et l'évolution des langues.

En annexe, est présenté un tableau dans lequel il est montré que la langue teutonique « est matériellement contenue dans les langues orientales, et qu'elle en descend » (p. 134). Dans « Saussure, l'origine du langage et la question du temps » (pp. 153-176), Marcio Alexandre Cruz montre que si le langage a nourri nombre d'études, celle de son origine a parfois généré des interdictions comme en 1866 quand la Société linguistique de Paris (SLP) n'admettait « aucune communication concernant, soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle » (p. 153). Comme l'ajoute l'auteur, à cette époque, « le linguiste ne doit s'occuper que de la langue formée » ; et de s'interroger sur la conception de Ferdinand de Saussure quant à la langue et à son évolution en diachronie et de montrer que le linguiste américain William D. Whitney a mis en lumière le fait que le langage était une institution créée par l'homme et non un objet extrahumain. Dans ses cours de linguistique générale, Ferdinand de Saussure a tenté de démontrer que la langue est à la fois intégrée à un processus de changement continu et à la continuité dans le temps et que son évolution est corrélée à des modifications sociétales d'ordres divers. À la suite, Jean-Louis Dessalles (« Du protolangage au langage : modèle d'une transition », pp. 177-195) met en évidence que, chez l'humain, certaines capacités cognitives en relation avec le système langagier ne sont pas présentes chez les autres membres du groupe du vivant possédant un langage. Cet auteur part de l'étude du protolangage, soit « une forme d'expression consistant à assembler quelques mots dans un énoncé court, sans support grammatical » (p. 178). Quant au langage que nous utilisons, les procédures cognitives le sous-tendant permettraient à son utilisateur de manier « l'interrogation, la mise au passif, le changement modal ou temporel, etc. » (*ibid.*). Stéphane Robert et Georges Chapouthier signent les deux chapitres suivants : « La mosaïque du langage » (pp. 197-209) et sa version anglophone, « The Mosaic of Language » (pp. 211-223). Ils montrent que la structure langagière est un phénomène fondé, d'un point de vue métaphorique, sur la création artisanale de la mosaïque où les parties formant le tout ont leur propre singularité et leur propre autonomie. Appliqué au système du vivant, ce phénomène est exemplifié à travers la génétique, l'anatomie animale de l'élément le plus simple au plus complexe. Ainsi, dans l'application au langage, les auteurs révèlent-ils que les unités entrant dans une structure prédictive et qui sont considérées en tant qu'élément autonome ont leur propre signification et des modalités syntaxiques spécifiques, mais que, intégrées à un ensemble, elles ouvrent sur un énoncé aux valeurs lexico-sémantiques différentes. Enfin, « Language Evolution : What Evolved ? » (pp. 225-

285) est une contribution plurielle de John Schumann, Donald Favareau, Charles Goodwin, Namhee Lee, Lisa Mikesell, Hongyin Tao, Daniel Véronique et Alison Wray. S'il est référé à la linguistique, il y est également fait appel aux récentes découvertes en neurobiologie. Évoquant une table ronde mise en place par la revue américaine *Language Learning* ayant pour thématique principale l'étude de l'évolution du langage, il est présenté l'ensemble des contributions rédigées par les auteurs précités et leurs apports en relation avec ladite thématique.

Intéressons-nous maintenant au deuxième volume de cet ouvrage. Dans le premier article titré « From Calls to Words : How Ethology can bridge the Divide » (pp. 9-42), Eric A. Salzen montre la complexification croissante de l'activité langagière chez l'homme avec la mise en parallèle des autres catégories animales où la réaction à une situation donnée et l'émotion qui en découle sont traduites par telle gestuelle et tels sons qui, chez l'*homo sapiens*, sont décryptés par le biais de l'intonation de la voix, la prosodie du discours... L'auteur s'interroge notamment sur « *how could vocalizations evolve into words* » (« comment les vocalisations évoluent sous forme de lexèmes »). Ainsi la construction de la langue adulte utilisée est-elle analysée à partir du babillage enfantin, ce qui permet d'en mieux comprendre les fondements et leurs transformations. Fait suite « Evolution of Language as a Gestural System » (pp. 43-64) de Michael C. Corballis. En partant des études faites sur les primates cousins proches de l'hominié, l'auteur montre que les sons renvoyant aux rires, aux cris ou aux grognements prennent leur source dans les émotions de base ; par ailleurs, le langage humain a induit des modifications anatomiques importantes chez ce primate. L'étude est développée dans le cadre de la gestuelle et du langage avec une présentation du passage de l'une à l'autre. Avec « De la communication chimique à la parole » (pp. 65-89), Béatrice Fracchiolla aborde la communication dans sa fonctionnalité inhérente au maintien et à la pérennité du groupe. L'auteure développe une réflexion autour du monde du vivant dans l'espèce animale, laquelle possède un organe dit « voméronasal » ou « organe de Jacobson », absent chez l'homme, car régressant dès les premiers mois de la vie fœtale. Il s'agit d'un appareil permettant l'émission et le décryptage de signaux chimiques (phéromones). L'auteure émet l'hypothèse selon laquelle cette absence d'échanges chimiques, en tant que moyens de communication, serait compensée par l'apparition des communications linguistiques passant par les canaux des perceptions liées à nos cinq sens, dont la priorité serait donnée à la survie de l'espèce. La sophistication langagière se serait

développée « de façon seconde, en surplus » (p. 73). Dans le chapitre suivant, « Language Evolution : The Population Genetics Way » (pp. 91-124), Salikoko S. Mufwene tente de démontrer qu'évolution biologique et langagière sont corrélées : « *A language variety should be identified as a language or as a dialect is parallel to what Darwin reports about identifying a class of biological organisms as a species or a subspecies* » (« La variété du langage identifiée comme langue ou dialecte est mise en parallèle avec les réflexions de Darwin sur les classes du vivant subdivisées en espèces ou sous-espèces », p. 92). L'auteur met en relation virus et langages dont il soutient qu'ils sont des espèces parasites dont la vie dépend de l'activité de leurs hôtes ainsi que de leurs relations intercommunicationnelles. L'article suivant ayant pour titre « La convergence pluridisciplinaire dans la recherche de l'origine des langues : l'exemple américain de la "Nouvelle Synthèse". Aspects historiques, théoriques et étude critique » (pp. 125-154) est rédigé par Laurent Métoz. La convergence pluridisciplinaire d'un généticien (Luigi Luca Cavalli Sforza), d'un linguiste (Merritt Ruhlen) et d'un archéologue (Colin Renfrew) a ouvert un nouveau champ d'études appelé « Nouvelle Synthèse ». Citant Morris Swadesh qui a mis au point une méthodologie permettant de démontrer qu'il existe des relations génétiques entre les différentes langues du monde, dont un travail de recherche sur le phénomène de la constellation lexicale, l'auteur présente également les étapes de la démarche glottochronologique en relation avec les travaux de Joseph Greenberg et de Merritt Ruhlen. Enfin, « La question de l'origine des langues : vaine quête du Graal ? » (pp. 155-182) d'Anne Szulmajster-Celnikier évoque le protolangage de l'*homo ergaster* et de l'*homo erectus*, les dialectes et les langues ainsi que la difficulté à accéder à toutes les données permettant une étude tant qualitative que quantitative des langues éteintes ou encore utilisées dans le monde.

Ces deux ouvrages, particulièrement riches, ouvrent sur nombre d'interrogations sur l'origine du langage et des langues avec, en corollaire, la présentation d'études et d'hypothèses référant à des chercheurs spécialisés dans ce domaine, appartenant, certes, à des champs disciplinaires variés, mais complémentaires dans le cadre de cette recherche. En effet, dans les différentes analyses présentées, il a été pris en compte des études anciennes qui montrent comment langues et langage font écho au substrat socioculturel dans lequel ils évoluent, ce qui, en termes de diachronie, montre qu'il y a modification de la structure langagière, laquelle est corrélée à un nouveau regard sur les objets du monde et sur leurs rapports avec l'être humain. Par ailleurs, il y est également fait mention que langues et langage appartiennent à une structure d'ordre réticulaire,

s'inscrivant tant dans la génétique, dans l'archéologie ou, encore, dans la neurobiologie, pour ne citer que ces champs de recherche. Ces deux ouvrages sont indispensables à tout lecteur, qu'il soit linguiste ou inscrit dans une autre spécialité.

Marcienne Martin

*Oracle, université de La Réunion, F-34000
marcienne.martin@hotmail.com*

Danielle LONDEI, Sophie MOIRAND, Sandrine REBOUL-TOURE, Licia REGGIANI, éd. *Dire l'événement. Langage, mémoire, société.*

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, 356 pages

Cet ouvrage collectif fait suite à un colloque organisé en 2011 : « Langage, discours, événements ». Il est composé de 24 contributions, réparties en cinq chapitres : « L'événement dans l'espace social » (pp. 22-84) ; « Les médias et la représentation de l'événement » (pp. 85-148) ; « L'histoire : entre oubli et mémoire » (pp. 149-204) ; « Du nom d'événement au non-événement » (pp. 205-283) ; « La langue et l'événement » (pp. 285-318). L'ensemble traite de l'événement dans ses diverses manifestations, lexicales, pragmatiques et discursives. Faisant partie du réel, celui-ci ne prend sens qu'une fois pris en charge par la communication à la suite d'un « déclencheur ». En le relayant, le discours en fait un événement discursif. Dès lors, les travaux cherchent à mettre en valeur son aspect sémantique tel qu'il est mis en discours. Sans les citer tous, les exemples le plus souvent soumis à l'étude sont ceux des épidémies (la vache folle, la grippe H1N1), des catastrophes naturelles, des révoltes, des actions politiques ou à caractère social, etc. (p. 12). Les auteurs se posent des questions sur l'articulation de concepts et de méthodes empruntés à différentes sciences humaines : comment des noms d'événements peuvent-ils servir d'arguments lors de nouveaux faits ? Pourquoi un simple tweet devient-il une « affaire » ? (pp. 23-34). Pour quelles raisons les internautes tunisiens refusaient-ils l'appellation « révolution du jasmin » et que faut-il en retenir pour l'analyse des médias ? Pour quelles raisons le mot « parité » est-il absent dans la constitution « révisée » ? Comment et pourquoi à un moment donné de la temporalité de certains événements, le mot « crise » (de sens abstrait) vient-il à les désigner ? Comment expliquer l'échec d'une campagne de prévention lors d'une crise sanitaire à La Réunion (pp. 238-239) ?

L'événement discursif ne peut être limité à un discours isolé. Il n'acquiert de la valeur qu'à partir d'un discours déclencheur dont les strates sont à déceler dans les

traductions dudit événement. Et, il y a l'événement de l'espace public. Si le discours politique d'un président est un événement politique, ce sont les médias qui, en le reprenant, en le relayant pour en rendre compte comme pour débattre de son sens et de son contenu, en font un événement discursif (le cas du discours de Nicolas Sarkozy en 2010 à l'occasion de l'inauguration du Centre Pompidou-Metz en est un bel exemple). Une telle analyse peut se focaliser sur « les prémisses de l'événement, sur son inscription spatiale et sur les procédures utilisées par les différents acteurs » (p. 49). Ainsi, dans une interaction téléphonique, l'événement est-il possible du moment que l'appel en question déclenche des discours et donne lieu à un échange entre les instances partenaires chargées d'orienter, de désigner les intervenants ou de prendre en charge l'auteur de l'appel par la suite. À la lumière des résultats de l'analyse du corpus, on pourrait ajouter qu'on l'appréhende également en fonction des réactions que nous prêtons à l'avance à l'interlocuteur. « Les événements qui marquent nos vies sont non seulement appréhendés par la conscience, ils font aussi l'objet de multiples récits à des fins variées » (p. 72).

« Un événement provoqué » (p. 88) relatif à la question du voile intégral a été observé lors d'un débat télévisé sur la loi interdisant la dissimulation du visage dans l'espace public (Elisa Ravazzolo, pp. 87-97). L'interrogation porte sur le rôle du discours et de la mise en scène médiatique dans la représentation et l'interprétation de cet « événement socio-politique » (p. 88). Le débat débouche sur un paradigme désignationnel, mu par les points de vue des intervenants. L'équivalence sémantique imposée par le débat a donné lieu à des dénominations telles *voile intégral*, *voile*, *niqab*, *dissimulation du visage*, etc. (p. 92). Sous ses différentes désignations et comme manifestation ostentatoire d'une idéologie, que peut révéler le voile intégral sur la liberté individuelle ?

Les intervenants politiques et médiatiques ainsi que le public mettent sur le marché du sens différents aspects sémantiques relatifs au paradigme désignationnel. Comme le démontre Francesca Cabasino (pp. 113-121) quand elle affirme que, en France, l'affaire des Roms a suscité des réactions politiques diverses. Ce qui est repris par les médias et sur la toile. L'événement discursif nécessite une construction/déconstruction des identités des intervenants et de ceux qui sont à l'origine de la circulaire du mois d'août 2010. Ainsi la construction de l'événement dans le dispositif d'une émission télévisée telle que *Mots croisés* répond-elle à « une stratégie de "captation", destinée à susciter l'intérêt et la curiosité du public » (p. 117) : « Dans cet